

# Introduction

*Francis Lebon et Chantal de Linares*

« La culture adolescente ne constitue jamais le tout de la culture des adolescents » écrivait Jean-Claude Chamboredon au milieu des années 1960<sup>1</sup>. À l'origine de ce dossier d'*Agora débats/jeunesses*, la volonté « pédagogique » de donner à voir des modes de socialisation contrastés. Si « la jeunesse n'est qu'un mot », c'est parce que cette séquence recouvre, au-delà d'« intérêts collectifs de génération », une diversité de conditions inscrites dans des champs (avec des lois spécifiques de vieillissement) et plus généralement dans l'espace des classes sociales<sup>2</sup>. La jeunesse est donc plurielle et ses différentes fractions « se distinguent non seulement par leurs positions sociales, mais aussi par leurs trajectoires, leurs aspirations et la valeur marchande des capitaux respectifs dont les jeunes ont pu hériter ou qu'ils ont acquis eux-mêmes, dans les domaines scolaire, familial et relationnel<sup>3</sup> ».

Cet âge de la vie se présente comme un processus de socialisation<sup>4</sup> fait d'ajustements successifs, d'expérimentations, de seuils plus ou moins déconnectés les uns des autres<sup>5</sup>. Insister sur la pluralité des processus c'est, pour nous, faire un pas de côté vis-à-vis de la tendance encore forte de construire la jeunesse comme catégorie homogène : en effet, les représentations, les politiques publiques centrées sur la « culture jeune », sur les valeurs et les normes de consommation partagées, tendent à masquer la grande hétérogénéité des trajectoires et des parcours des jeunes d'aujourd'hui. Cette hétérogénéité tiendrait-elle à la différenciation entre « riches » et « pauvres » ?

1. CHAMBOREDON J.-C., « La société française et sa jeunesse », in DARRAS, *Le partage des bénéfiques. Expansion et inégalités en France*, Minuit, Paris, 1966, p. 167.

2. BOURDIEU P., « La "jeunesse" n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Minuit, Paris, 1984, p. 153. Il s'agit ici d'une représentation pluridimensionnelle de l'espace social avec des formes de capitalisation et de domination spécifiques.

3. BAUDELOT C., ESTABLET R., « Une jeunesse en panne d'avenir », in COHEN D. (coord.), *Une jeunesse difficile. Portrait économique et social de la jeunesse française*, Éditions de la rue d'Ulm, coll. « Collection du CEPREMAP », Paris, 2007, p. 26.

4. DARMON M., *La socialisation*, Armand Colin, coll. « 128 », Paris, 2006.

5. GALLAND O., *Les jeunes*, La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2009.

## RICHESSE ET PAUVRETÉ

Nous ne nous sommes pas arrêtés à une définition systématique de la « richesse » et de la « pauvreté ». Les réalités décrites par les auteurs de ce dossier vont bien au-delà d'une définition économique par ailleurs difficile. On sait que les sociologues des « riches » dégagent le sens social de la richesse en montrant son caractère multidimensionnel : argent et fortune mais aussi culture, relations sociales, prestige, solidarité et entre-soi<sup>6</sup>. Les sociologues qui ont abordé la question de la pauvreté permettent également d'en saisir le sens social : atteinte au lien social, « misères de position<sup>7</sup> », atteinte aux droits (logement, travail, santé), isolement, etc. La richesse ressortirait d'un processus cumulatif de biens, de dispositions ; pour autant, on ne peut réduire la pauvreté à un processus soustractif de ces biens et dispositions.

Malgré la diversité des situations de richesse et de pauvreté, les inégalités sont aujourd'hui au centre des débats et certains auteurs tentent de les objectiver par des outils statistiques. Ce dossier fait apparaître de manière plus ethnographique les situations propres à chaque milieu observé. Les termes « riches » et « pauvres » désignent des situations exemplaires de richesse et de pauvreté mais dessinent aussi un ensemble large recouvrant des situations intermédiaires, des situations de mobilités sociales ascendantes et descendantes ou des situations d'allers et retours sur un axe où la position de « riche » ou « pauvre » peut être relative.

Certaines situations sont floues et composites comme celles que recouvre le terme de précarité éminemment polysémique<sup>8</sup>. Ce terme évoque l'incertitude devant l'avenir, l'instabilité dans une situation économique et sociale ; la précarité touche inégalement les individus selon leur sexe, leurs ressources familiales et sociales. Il faut donc aussi inclure dans les inégalités les ressources dont disposent les individus pour faire face à des situations nouvelles d'incertitude sans qu'ils soient pour autant à proprement parler « pauvres » au sens d'un seuil établi de manière conventionnelle (par l'INSEE, par exemple).

Louis Chauvel à travers l'ensemble de ses travaux<sup>9</sup> a montré comment se sont construites les inégalités entre les générations et comment les jeunes se retrouvent en situation particulièrement vulnérable dans un monde vieillissant. Ces inégalités intergénérationnelles ne doivent pas

6. PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., *Sociologie de la bourgeoisie*, La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2007.

7. BOURDIEU P. (dir.), *La misère du monde*, Le Seuil, coll. « Libre examen », Paris, 1993.

8. PAUGAM S., *Le salarié de la précarité*, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », Paris, 2007.

9. En particulier CHAUVEL L., *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », Paris, 1998.

faire oublier les inégalités au sein des jeunes générations actuelles. Elles sont nourries de revenus, de patrimoines, de ressources sociales, scolaires, culturelles différentes<sup>10</sup>.

Sans donc nous arrêter à la construction systématique d'une définition de la richesse ou de la pauvreté, nous avons souhaité mettre à la disposition des lecteurs des travaux qui différencient nettement les processus de socialisation entre deux pôles extrêmes dont l'un rassemble des jeunes qui bénéficient d'un certain nombre d'atouts (origine sociale très favorisée, réussite scolaire, mobilité géographique et culturelle, etc.) et l'autre qui concerne des jeunes de plus en plus marginalisés scolairement, professionnellement et socialement.

Au-delà de cette polarisation qui résulte de la distribution inégale des différentes ressources (économiques, culturelles, sociales et symboliques), nous avons voulu explorer, au cœur des modes de socialisation, les stratégies mises en œuvre par les jeunes, leurs familles, leur environnement, soit pour conforter et valoriser un certain nombre de positions dominantes, soit au contraire pour essayer de construire des réponses qui permettent d'échapper à des situations de précarité ou d'exclusion. L'ethnographie pratiquée par les auteurs de ce numéro interroge les modalités par lesquelles le monde social produit différentes figures d'individus. C'est à travers les analyses de trajectoires individuelles et collectives que l'on peut saisir au mieux l'articulation socialisation de classe / socialisation des individus et l'emboîtement des dynamiques propres à chaque classe sociale : socialisation scolaire, socialisation professionnelle, parcours résidentiels, parcours amoureux, construction de réseaux, etc.

Si la socialisation est un processus continu et inachevé, si chaque habitus individuel combine de manière spécifique une diversité d'expériences sociales, il y a bien des habitus proches en termes de conditions d'existence, de trajectoire, et des processus de socialisation de classe.

## **EN MILIEU « FAVORISÉ »**

L'espace des « jeunes favorisés » se distribue entre un pôle à fort capital culturel attaché à la réussite scolaire et un pôle hédoniste à fort capital économique. Pour Monique de Saint Martin, il faut parler de la bourgeoisie au pluriel ; « les bourgeoisies » se distinguent en effet de multiples façons, selon qu'elles sont anciennes ou nouvelles, parisiennes ou provinciales, avec un ancrage local ou international.

Les « jeunes favorisés » ont en commun le cumul de « ressources sociales, économiques, culturelles, scolaires, internationales mais dans

<sup>10</sup> Si elles sont multidimensionnelles, on peut cependant estimer qu'elles font système : BIHR A., PFEFFERKORN R., *Le système des inégalités*, La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2008.

des proportions différentes ». Malgré des différences, la socialisation de ces jeunes repose sur l'« obsession » de la transmission de la part des familles avec une exigence très forte en matière d'éducation scolaire et extra-scolaire dont la valeur formatrice est reconnue, d'alliances matrimoniales et de sociabilités soigneusement choisies et contrôlées. L'accès aux grandes écoles, lesquelles sont de plus en plus « traversé[es] par des incertitudes », reste au cœur des stratégies éducatives, de même l'importance accordée à l'internationalisation des études qui permet la constitution d'un capital cosmopolite, investissement pour l'avenir. Quels que soient les changements apportés dans ce système de transmission pour les nouvelles générations, quelle que soit l'hétérogénéité interne de ce groupe social des jeunes bourgeois, c'est bien d'une classe sociale qui travaille à sa suprématie et à ses intérêts dont il s'agit.

### **Les vacances des classes supérieures**

Bertrand Réau rappelle l'importance du discours sur l'avènement de la « société mobile globalisée ». En faire partie est un indice de « richesse » et pour y accéder le voyage ou la participation à un programme d'études international sont des moyens utilisés par les catégories privilégiées comme des outils éducatifs.

Cette dimension socialisatrice pour développer des « compétences migratoires » se retrouve aussi bien dans le programme Erasmus au sein duquel les étudiants d'origine favorisée sont surreprésentés que dans les voyages des enfants des classes supérieures. Ces expériences illustrent les propos de Monique de Saint Martin sur la dimension internationale des élites et montrent comment elles se construisent pendant la jeunesse. Qu'il s'agisse de compétences qui vont conforter le niveau scolaire – renforcement des langues, approfondissement de certaines connaissances culturelles (histoire, géographie, connaissance des sociétés) –, ou de celles qui vont aider à construire un adulte responsable et ouvert, susceptible d'occuper des « positions de pouvoir » : apprentissage d'une autonomie contrôlée, d'une adaptabilité à une situation étrangère, développement de sociabilités juvéniles, de pratiques extra-scolaires enrichissantes à l'étranger (sport, activités culturelles, découverte d'un pays, etc.). La solidarité familiale s'exerce à distance et accompagne une autonomisation sans trop de prises de risques durant ces expériences : attention à distance, attribution d'un budget, parfois mise en relation avec un ami ou un parent à l'international. Ces expériences inscrites dans un projet d'éducation sont aussi un investissement pour l'avenir, puisque des séjours d'études peuvent faciliter des emplois qualifiés dans l'espace européen, et des voyages ouvrir à une sociabilité susceptible de conforter un réseau social enrichi de « l'étranger ». Ainsi, la mobilité devient un

véritable enrichissement, puisqu'elle s'inscrit dans un processus de socialisation qui ouvre à des compétences spécifiques et conforte un réseau social international susceptible de construire « un capital social cosmopolite ».

### **Les petits-moyens**

À mi-chemin entre le monde des « cités » et celui des classes moyennes, les jeunes « petits-moyens » de la banlieue pavillonnaire du nord de Paris étudiés par Marie Cartier, Isabelle Coutant, Olivier Masclat et Yasmine Siblot sont issus de familles qui ont connu une trajectoire sociale ascendante matérialisée par l'achat d'une maison.

Par le choix de l'option sport, ils fréquentent de « bonnes » classes au collège, pratiquent diverses activités culturelles et sportives (musique classique, football, tennis, etc.) et le cadre des lotissements renforce la surveillance des fréquentations. Ils ont ainsi relativement peu de relations avec les « jeunes de cité » dont ils craignent parfois la violence mais dont ils se sentent à présent solidaires du fait de leur propre image de « banlieusards », qui leur est renvoyée lorsqu'ils sont à Paris ou en province.

Ces jeunes des pavillons sont confrontés à une situation plus difficile que celle de leurs parents issus des classes populaires. Malgré des études plus poussées et un fort investissement dans les activités extrascolaires, ils connaissent tous, sauf exception, des trajectoires sociales et professionnelles plus incertaines. En attendant de trouver leur place, le pavillon se présente comme un lieu protecteur (leurs parents les logent, leur prêtent une voiture, etc.) qui préserve les sociabilités juvéniles et les relations amoureuses entre voisins, et permet une certaine autonomie du fait des « petits boulots » occupés.

Dans cet entre-soi pavillonnaire, les jeunes, en transit, se situent à la croisée de plusieurs mondes : les origines populaires de leurs parents, la vie étudiante, les « petits boulots » non qualifiés, les « cités ». La construction de l'estime de soi est pour le moment fortement structurée par le rapport au territoire et à l'habitat qui produit un certain repli sur l'univers pavillonnaire et la sphère privée (ils ne s'investissent ni dans la vie associative, ni dans l'espace politique local).

## **EN MILIEU POPULAIRE**

Depuis une trentaine d'années, la relation des classes populaires à l'institution scolaire s'est profondément modifiée. La croyance des familles dans le salut par l'école est dorénavant monnaie courante. Dans le « nouveau régime des études longues » décrit par Stéphane Beaud, la massification de l'enseignement, ségrégative, ne change pas la structure

de la distribution du capital scolaire. Surtout, elle contribue à ce que l'école détermine plus que jamais le destin social et professionnel des jeunes qui expérimentent à présent toute « une série de retardements » en matière de travail, de logement et d'alliance matrimoniale.

Inscrits à l'université dans les filières les moins légitimes, les bacheliers sont travaillés par la grande incertitude de leur avenir scolaire et professionnel et trouvent une échappatoire dans le salariat étudiant. Ce sont surtout ces « *outsiders* » qui se sont investis lors des dernières mobilisations collectives à l'université. Les élèves qui ne suivent pas des études longues sont confrontés à la dévalorisation paradoxale des filières professionnelles qui accueillent principalement des élèves en difficulté scolaire et « orientés » par défaut, même si ces filières sont diversifiées, du CAP jusqu'aux sections de STI avec des élèves mobilisés. Sortis du système scolaire sans qualification, les garçons non diplômés sont durablement disqualifiés scolairement et professionnellement. Ils s'engagent alors parfois dans le monde des bandes où peut se reconstruire l'estime de soi<sup>11</sup>.

### Des ZEP aux grandes écoles

Les trajectoires scolaires atypiques analysées par Paul Pasquali montrent des concurrences éducatives et socialisatrices suscitées par une politique publique. Pour les jeunes issus de milieux populaires et scolarisés au lycée en zone d'éducation prioritaire (ZEP), la « prépa » apparaît comme un « sous-monde » qui se situe « en contraste au "monde de base" acquis au cours de la socialisation primaire » et rend nécessaire « l'acquisition de connaissances spécifiques de rôle<sup>12</sup> ». Ce « coup de pouce » institutionnel a des effets sur ces jeunes qui, s'ils doivent aménager la situation de « dédoublement » dans laquelle ils sont plongés, acquièrent des ressources morales, en particulier de l'ambition. L'article de Paul Pasquali apporte en effet un éclairage sur des parcours bien d'actualité ! Des élèves de ZEP intègrent une classe de « prépa-sup expé » qui doit leur permettre de suivre des études supérieures le plus souvent réservées aux enfants de l'élite, pour accéder à une pleine réussite scolaire, sésame dans la société française pour être classé en haut de la hiérarchie sociale<sup>13</sup>. Les parcours analysés par l'auteur montrent bien comment cette mobilité dans l'entre-deux (entre un milieu populaire et

11. MAUGER G., *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Belin, Paris, 2006.

12. BERGER P., LUCKMANN T., *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, Paris, 2006, p. 236.

13. VAN DE VELDE C., *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », Paris, 2008.

un milieu favorisé), même si la réussite est là, même si les élèves « tirent de leurs succès scolaires des profits symboliques ou matériels », contraint à trouver des arrangements avec ce qu'ils restent : « des jeunes d'origine défavorisée » qu'ils soient reçus ou collés.

L'année de préparation qu'elle soit ou non couronnée de succès aura été une expérience de la mobilité faite par « un ensemble d'allers-retours symboliques et géographiques ». Quand la réussite en milieu favorisé est soutenue par un narcissisme familial bien constitué et génère une sorte d'allant-de-soi quant à la réussite, en milieu populaire elle fait porter sur l'élève une lourde responsabilité puisqu'il incarne des espoirs d'ascension. Il peut y trouver d'ailleurs, au moins dans un premier temps, un soutien familial qu'il peut mobiliser pour « réussir ».

### **Mobilité en milieu rural**

La trajectoire de José Fernandes présentée par Nicolas Renahy donne à voir le processus de précarisation d'un enfant d'une famille « du bas de la hiérarchie sociale ». Fils d'un ouvrier d'une petite entreprise en milieu rural, José Fernandes a grandi dans un monde dont « l'avenir se rétrécissait » : exode rural important, chômage massif des années 1980. Le contexte de socialisation n'a fait que conforter cette absence d'avenir : rupture générationnelle et refus des valeurs ouvrières portées par un père « dur », exploité et usé physiquement – « tu ne peux pas évoluer dans un monde comme ça », estime José – ; déscolarisation importante d'autant plus que le travail précoce imposé par son père va de pair avec un manque d'incitation scolaire. L'absence de ressources scolaires, une sociabilité avec des pairs comme lui peu dotés scolairement le mènent à la petite délinquance et à des travaux peu qualifiés et intermittents. L'absence de ressources narcissiques maintient José Fernandes dans une mésestime de soi et une haine de sa condition. L'ouverture et l'espoir temporaire de « s'en sortir » viendront de ressources familiales (sa sœur l'héberge) ainsi que des ressources affectives conférées par une liaison amoureuse. Ces ouvertures seront de courte durée, les faibles ressources qu'aura pu trouver le jeune homme ne seront pas en congruence avec d'autres ressources qui auraient été indispensables pour construire un autre destin social : ambitions portées par un environnement plus riche, ressources scolaires apportées au-delà d'un cursus abandonné trop tôt, estime de soi, solidarités de l'environnement dans la durée, opportunités professionnelles.